

Flâner est-il encore possible?

Régine Robin et Yan Hamel

Numéro 223, novembre–décembre 2008

Pour la sociocritique : l'École de Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16746ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Robin, R. & Hamel, Y. (2008). Flâner est-il encore possible? *Spirale*, (223), 23–24.

des tranchées et à la violence sans précédent des combats. Jusqu'à la fin de la guerre, les poètes, qu'ils soient combattants ou non, ont cherché à trouver un sens supérieur au conflit. Deuxièmement, le « vocabulaire nostalgique » évoqué par Winn renvoie à toutes ces expressions empruntées au discours épique qu'affectionnaient maints poètes et dont l'emploi tendait effectivement à dédramatiser les réalités choquantes d'une guerre usinière. L'auteur a raison d'écrire que « *chivalry [is] a completely closed system — nostalgic, imaginary, and disconnected from reality* », mais il ne voit qu'une partie du problème lorsqu'il considère que son emploi dans la poésie n'a d'autre fonction que de sublimer l'horreur. C'est là faire abstraction du fait que le réel de la première guerre industrielle défie les ressources du langage, même poétique : pour beaucoup, les mots manquent, littéralement.

Enfin, pourquoi Winn n'a-t-il pas tenu compte des développements poétiques qu'a suscités — et que suscite certainement toujours — la guerre en Irak? La publication de certains recueils n'a pourtant pas manqué de défrayer les manchettes littéraires. En 2005, un fantassin américain

nommé Brian Turner publiait un recueil de vers au titre évocateur, *Here, Bullit*, et aussitôt, l'expression consacrée de « War Poet » refaisait surface dans le discours critique. L'accueil fut unanime : ces poésies écrites au front ont été récompensées par pas moins de huit prix littéraires (tout récemment, le recueil était inscrit au catalogue du *New York Times* « Editor's Choice » Selection). Deux ans plus tôt, en 2003, c'était le dramaturge anglais Harold Pinter, considéré en Angleterre comme « *the nation's most sacred living playwright* », qui faisait paraître un recueil de vers intitulé *War*. L'homme qui a été lauréat du prix Nobel de littérature en 2005 versifiait ceci sous le titre « *Democracy* » : « *There's no escape./The big pricks are out./They'll fuck everything in sight./Watch your back.* » Qu'en penserait James Anderson Winn? ●

DOSSIER POUR LA SOCIOCRIQUE : L'ÉCOLE DE MONTRÉAL

Flâner est-il encore possible ?

par RÉGINE ROBIN

Régine Robin est l'auteure d'une œuvre au caractère multiforme et hybride, à la fois (auto) fictionnelle et critique, qui comprend près d'une trentaine de livres. Du *Cheval blanc de Lénine* (1979) à *Cybermigrances* (2004) en passant, entre autres, par *La Québécoise* (1983), *L'amour du yiddish* (1984), *Kafka* (1989), *Le deuil de l'origine* (1993), *L'immense fatigue des pierres* (1996), *Le Golem de l'écriture* (1997), *Berlins Chantiers* (2001) et *La mémoire saturée* (2003), elle déploie, avec une liberté de ton et de style malheureusement trop peu commune dans le monde universitaire, une pensée irrespectueuse des genres, des catégories et des cloisonnements institués où prime le souci d'élucider l'ancrage social des arts et de la littérature.

Ce foisonnement « *indisciplinaire* »¹ est en grande partie organisé autour de deux motifs indissociablement liés et métonymiques de la démarche adoptée par Régine Robin : la ville, comme fine pointe d'un monde archisignifiant devant constamment être interprété et réinterprété, et la figure du flâneur, comme représentant par excellence de l'attitude critique d'ouverture curieuse et libre qui est valorisée.

En février 2008, Régine Robin passait dans les studios de la Téléq afin de contribuer à un projet pilote visant à l'établissement d'une banque de données audiovisuelles en ligne portant sur la sociocritique montréalaise. Tiré d'un entretien qu'elle accordait à cette occasion à Yan Hamel, le texte suivant décrit la nouvelle forme que prendra le dialogue entre la cité et la promeneuse dans l'essai que Régine Robin s'appête à publier.

...

Mon prochain livre s'intitulera *Mégapolis : les derniers pas du flâneur*. J'y parlerai de quatre villes énormes. Ce ne sont pas simplement des villes, ce sont des villes monstres, comme on les appelle : New York, Los Angeles, Tokyo et Londres. J'ai choisi ces cités parce qu'elles sont des supports de notre imaginaire, même si on n'y a jamais mis les pieds. Ce sont des villes qui nous habitent par leur littérature immense et surtout par leur cinéma ou par leurs séries télévisées. Combien de génériques où il y a le pont de Brooklyn, le skyline de New York, les palmiers de Los Angeles, etc.? Je pars de là : ces villes-là, on les connaît, et non seulement on les connaît, mais elles sont complètement fantasmées, et finalement on aime mieux le fantasme que la réalité.

Et puis, dans ces villes, il n'y a plus d'original, il n'y a que des copies, c'est quelque chose qui m'a beaucoup attirée. Il n'y a pas de premier moment : il n'y a que des décors, des décors qui se copient. Bref, la notion d'authenticité, quand on travaille

sur les mégapoles, c'est quelque chose qu'il faut éliminer tout de suite. Et qu'il faut éliminer sans nostalgie! En ne se disant pas : « Mon dieu, c'est terrible, il n'y a plus d'authenticité! » C'est une donnée de notre temps, il faut faire avec. Et même en n'adoptant pas une position postmoderne *hard*, en gardant la pensée critique, il faut vraiment éliminer cette idée : aucune des grandes villes n'est authentique. Ça n'existe pas. Il faut se souvenir de ce que disait Viollet-le-Duc lorsqu'il rafistolait les villes françaises. Certains historiens ou architectes lui disaient : « Les plans que vous proposez sont tout à fait intéressants, mais la ville médiévale, la vraie ville médiévale, ce n'est pas tout à fait ça. » Et ils montraient par des plans que d'après les archives qu'ils avaient étudiées, la véritable ville du passé n'était pas pareille à celle que Viollet-le-Duc proposait. Et Viollet-le-Duc répondait, et c'est resté célèbre : « *Quand je l'aurai restaurée, l'authenticité, ce sera ça!* » Je crois qu'il faut prendre ce mot sérieusement.

[...]

J'ai toujours pensé que l'écriture de la mégapole ne pouvait être aujourd'hui qu'une écriture fragmentée comme est la mégapole. Je différencie ce que serait aujourd'hui l'écriture des mégapoles à ce qu'a été l'écriture des métropoles au début du vingtième siècle, jusque dans les années 1920, quand on a assisté à une sorte de métropolisation du monde. Que ce soit avec *Berlin Alexanderplatz*, que ce soit avec *Manhattan Transfer*, il y a eu comme ça des œuvres qui ont marqué l'avènement des grandes métropoles. Les mégapoles, c'est autre chose que les métropoles. Je pense que les mégapoles appellent

d'abord des écritures de la migration, ce qu'au Québec on avait commencé à appeler des écritures migrantes. Ce sont des écritures qui vont commencer à mêler l'anglais ou le français à des langues autres ou à des dialectalisations de la langue en des formes extrêmement fragmentaires. Je ne sais pas encore lesquelles, mais je sens que l'écriture de la mégapole ne sera pas la grande forme romanesque traditionnelle parce que justement la mégapole est fragmentée, elle est affectée de discontinuités considérables, d'une ethnicisation, de ghettoisations multiples qui vont trouver leur place dans des formes d'écritures elles aussi fragmentées et discontinues.

[...]

J'ai arpenté ces villes. Donc, ce qui fait l'objet du livre, ce sont des performances. Mais avec des compagnons imaginaires : des films... des livres... des romans... des personnages de roman qui ont eux-mêmes traversé la ville... Je mets mes pas dans les leurs... Et puis j'ai toujours un personnage imaginaire — une petite femme — qui me suit.

Même si elles ont beaucoup de charme, le problème des mégapoles, des villes aussi énormes, c'est leur monstruosité, la difficulté pour une femme, souvent seule, entre deux âges, de les traverser... Ce sont des villes qui peuvent être terrifiantes : partout il m'est arrivé des choses épouvantables, j'ai failli me faire voler, me faire assassiner dix mille fois! *Les derniers pas du flâneur*... ce personnage de Baudelaire remis sur le devant de la scène par les penseurs de Weimar et en particulier par Walter Benjamin... Ce flâneur, cet homme qui marche dans les villes, à plus forte raison la flâneuse, la femme qui marche dans les villes, est-ce que c'est encore possible aujourd'hui? Est-ce que c'est encore possible dans le Queens, dans le Bronx, dans le South Central ou le East L.A.? Est-ce que c'est possible de flâner dans certains quartiers de Tokyo ou dans certains quartiers de Londres? Je pose le problème : le flâneur est-il aujourd'hui un automobiliste? Est-il quelqu'un qui est perdu dans les centres commerciaux des banlieues? Y a-t-il encore un flâneur? Vous avez les enjeux du livre. ●

Propos recueillis par Yan Hamel

1. Ce néologisme a été forgé par Caroline Désy *et al.* L'ouvrage collectif qu'elles ont tiré d'un récent colloque consacré à l'œuvre de Régine Robin s'intitule *Une œuvre indisciplinaire. Mémoire, texte et identité chez Régine Robin* (Les Presses de l'Université Laval, 2007).

Stéphane La Rue, **Quintette (pour Joe Maneri)**, 2003
Gesso sur toile de lin, 5 éléments : 106,7 x 106,7 cm chacun
Photo : Guy L'Heureux Collection de l'artiste

